

# A Vevey, Paul Graham sonde les visages du passé

Le photographe britannique expose dans la rue ses images de 2004 montrant des passants à New York

## PHOTOGRAPHIE

VEVEY (SUISSE)

Des hommes et des femmes marchent seuls dans la rue, face au soleil. Ils ont les yeux fermés. On ne sait à quoi ils pensent, s'ils sont heureux, souffrent, rêvent, s'ils se rendent au travail ou chez l'être aimé. Leur force est d'être à la fois familiers et irréels. Comme des aliens tombés d'une autre planète.

Ces portraits ont été réalisés en 2004 sur la 42<sup>e</sup> Rue de New York. Il y a vingt ans, autant dire une éternité. Juste avant le tsunami numérique. Pas de téléphone portable dans la main. Pas d'oreillette pour écouter de la musique. Pas d'autre choix que de se confronter à soi-même ou de se perdre dans ses pensées.

### Modèles involontaires

L'auteur des images, Paul Graham, Britannique de 68 ans installé à New York, a révolutionné la photographie documentaire à partir d'un protocole ambitieux : « Montrer que la réalité n'est pas seulement visible. » La rue et l'espace public sont ses terrains privilégiés. Il est l'invité de marque du festival Images, à Vevey, en Suisse, où il expose un tirage géant de passant sur une façade aveugle et une cinquantaine d'autres sur la place principale de la ville, face au lac Léman.

Graham a patienté vingt ans avant de dévoiler ces passants absorbés. Il fallait attendre qu'ils prennent du sens, dit-il. Mais encore ? « En deux décennies, ils sont devenus des étrangers. » Des étrangers à eux-mêmes, à la société, à la paisible et balnéaire Vevey aussi, si

loin du tumulte de la 42<sup>e</sup> Rue, qui était, en 2004, autour du quartier de Times Square, un concentré de violence et de sex-shops.

Que ces modèles involontaires sortent de l'ombre renvoie à la question du droit à l'image. Ces derniers, ici et maintenant, ont peu de possibilités de se reconnaître. Mais Graham est conscient qu'avec cette série intitulée

« Sightless » (« aveugle »), il tutoie le paparazzi captant des gens désarmés. Même s'il déclenchait à 2 ou 5 mètres seulement des visages, s'il ne se cachait pas, si certaines personnes l'ont remarqué, lui ont souri. Tout en étant hostile aux paparazzis, Paul Graham trouve tragique que la tradition de la photographie dans la rue se délite, par peur des procès. Il ne se

voit pas faire signer une autorisation à un passant avant que ce dernier adopte une pose narcissique comme sur Instagram.

Avant d'exposer sa série « Sightless », il s'est demandé ce qui rend acceptable de voler l'image de quelqu'un. Etre un artiste ne suffit pas, dit-il. Il faut établir un projet sérieux, pensé, créatif, éthique même. Il a écarté toute image

anecdotique, où les sujets sont à leur désavantage ou ont l'air stupides. Il ne montre pas des gens pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils révèlent. « Ils forment ensemble les sentiments de la comédie humaine. » Les yeux sont clos, mais les visages très vivants. Ils ne surgissent pas par hasard. Graham a opéré par beau temps, après 17 heures, quand le soleil rasant vient aveugler les passants.

### Yeux clos

Les yeux clos sont aussi le signe d'une photo ratée. Un choix qui lui permettait de se tenir à distance des paparazzis, en quête du regard de la personne traquée. Les yeux clos ne disent rien des gens, mais quelque chose de Paul Graham. Alors qu'il avait 4 ans, le photographe a perdu la vue pendant près d'un mois, après être tombé dans un tas de ciment.

Nombre de photographes ont volé des visages dans la rue pour faire tomber les masques. Le sommet du genre est la série conceptuelle réalisée à partir de 1938 dans les rames du métro de New York par Walker Evans (1903-1975), qui, en caméra cachée, a capté les visages et attitudes de passagers assis face à lui. Il a attendu près de trente ans avant de les montrer.

Paul Graham cite aussi Garry Winogrand (1928-1984), qui, dans les années 1950 à 1970, à New York captait les gens sans hiérarchie, transformant la ville en chaos ur-

**Paul Graham trouve tragique que la tradition de la photographie dans la rue se délite, par peur des procès**

bain. Il se trouve que la chambre d'hôtel de Paul Graham, à Vevey, était décorée de deux posters de Winogrand. « C'est un bon signe. »

Il évoque un autre signe. Lors d'un voyage à New York, en 1998, alors qu'il habitait en Grande-Bretagne, il est tombé, en lisant le *New York Times*, sur un grand article consacré à Winogrand. C'était décidé. Il lui fallait gagner la mégapole américaine où, bien avant les autres, on a considéré que l'on pouvait devenir un grand artiste tout en prenant des instantanés dans la rue. Il a depuis exposé dans moult musées du monde, dont le Musée d'art moderne de New York en 2009.

Exposer en plein air n'est pas la tasse de thé de Graham. Il a accepté à Vevey, car ce festival le fait mieux que partout ailleurs. Et il aime voir le public se perdre au milieu d'un labyrinthe de visages accrochés recto verso sur des panneaux.

Dans la rue, Graham a développé une double pratique. Celle, visible à Vevey, où il traduit le flux d'une ville, « comment les habitants forment un fleuve qui coule ». Dans d'autres séries, il aborde tour à tour des passants, dialogue avec eux, les photographie, mais par fragments. Il construit une personne en plusieurs images « afin de la reconnaître » – une partie du visage, un vêtement, un tatouage, un mouvement du corps.

Il ya un trait d'union esthétique aux deux approches. Les cadrages sont harmonieux ou déroutants, mais les couleurs et lumières sont hypnotiques et le résultat est terriblement attractif. Cinématographique. Graham fut, en 1994, au cœur d'un incident survenu au Printemps de Cahors, un festival d'art contemporain. Lors d'une rencontre avec le public, la plupart des artistes ont envoyé balader des spectateurs décontenancés par des expositions rudement conceptuelles. Graham a pris la parole : « Il faut écouter le public, on ne peut le mépriser quand il ne se retrouve pas dans ce que les artistes lui donnent à voir. » A Vevey, le public s'y retrouve. ■

MICHEL GUERRIN

Paul Graham, « Sightless ». Jardin du rivage, Biennale des arts visuels de Vevey. Jusqu'au 29 septembre.



Série « Sightless », de Paul Graham, exposée dans le Jardin du rivage, à Vevey (Suisse), le 7 septembre. LIUBOV KRIVENKOVA

## Une édition exceptionnelle pour un festival original

LE FESTIVAL IMAGES, qui a lieu tous les deux ans à Vevey (Suisse), au bord du lac Léman, a cinq spécificités : présenter uniquement des artistes vivants, entre stars et jeunes, photo et art contemporain, venus de vingt pays ; accrocher la moitié des cinquante expositions en plein air et avec soin ; trouver une adéquation entre chaque projet et le lieu d'installation ; inscrire l'ensemble du programme sous un projet esthétique ; privilégier la découverte à l'exposition rétrospective.

Cette neuvième édition, intitulée « (dis)connected », explore la façon dont les technologies numériques, et maintenant l'intelligence artificielle, brouillent le passé, le présent et le futur. Le résultat est de très grande qualité, faisant de Vevey un des tout premiers festivals d'arts visuels au monde.

Outre Paul Graham, citons d'autres projets remarquables : Sasha Kurmaz a réalisé, à partir de photos et de matériaux pauvres, plus de trois cents collages, en une frise qui montre comment la guerre bouleverse le paysage et la vie en Ukraine. Ce projet a gagné le Grand Prix Images Vevey 2023-2024.

Le Britannique Oliver Frank Chanarin photographie différents groupes sociaux dans le Royaume-Uni. Cent cinquante images sont exposées de façon aléatoire : un bras robotisé les choisit, les retire, les change de place selon un algorithme impénétrable. Ou comment la robotique s'impose à l'humain et mélange passé et futur.

Avec *One Last Journey*, Alexey Chernikov utilise le logiciel Midjourney pour générer des images Polaroid représentant le dernier voyage d'un couple avant sa séparation. La photographe catalane Anna Gali a reconstitué par l'image le parcours de son fils Toméu, mort en 2017 d'une overdose à l'âge de 18 ans. Elle a découvert sa vie cachée sur les réseaux sociaux et comment il testait des drogues. Son livre *Time on Quaaludes and Red Wine* a obtenu le Prix spécial du jury du Prix du livre Images Vevey 2023-2024.

En sortant de la gare de Vevey, on tombe sur une bâche géante, couvrant un immeuble, qui représente le glacier d'Aletsch, en Suisse, photographié il y a trente ans par Andreas Gursky. Pour cette édition, le même a photographié à nouveau le glacier.

Les ravages du réchauffement climatique à l'œil nu. Portraitiste installé à New York, le Suisse Henry Leutwyler a pu photographier les milliers d'objets personnels que le photographe américain Philippe Halsman (1906-1979), à qui l'on doit cent une couvertures du magazine *Life*, a réunis durant sa carrière. Un étonnant portrait visuel.

Dans l'immense salle del Castillo, le festival a installé la sculpture *Plane Landing* (2003), de l'artiste suédo-américaine Aleksandra Mir. Soit un ballon rempli d'hélium, qui a la forme d'un avion de ligne de 20 mètres de long et 15 mètres d'envergure, et dont la forme évolue au gré de l'exposition. Renversant.

L'Indien Debsuddha a photographié, dans une ambiance crépusculaire, ses deux tantes albinos, dans la banlieue de Calcutta, où elles sont doublement discriminées : par la société indienne et par le soleil, qu'elles doivent fuir. Leur maison est devenue un sanctuaire, où elles s'adonnent à la musique. Ce sujet a obtenu le Prix du livre Images Vevey 2023-2024. ■

M. G.